Document generated on 08/05/2025 3:10 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Nos apprentissages

Geneviève Letarte

Number 63, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80608ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Letarte, G. (2016). Nos apprentissages. *L'Inconvénient*, (63), 38–39.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NOS APPRENTISSAGES

Geneviève Letarte

En 1963, alors qu'elle est âgée de vingt-quatre ans, l'écrivaine Marie-Claire Blais reçoit une bourse de la Fondation Guggenheim qui lui permet de résider aux États-Unis pendant un an pour y écrire une œuvre de fiction, laquelle deviendra *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. La jeune femme décide de s'installer à Boston, où elle a déjà quelques connaissances, notamment le critique littéraire Edmund Wilson et sa femme, Elena. Marie-Claire arrive aux États-Unis à l'été 1963, peu avant l'assassinat de John F. Kennedy, à la veille de la guerre du Vietnam, en pleine période d'exacerbation de la « juste colère » des Noirs face à la ségrégation raciale. Cette même année, en effet, « pour la première fois, on verra à la télévision une étudiante noire, suivie de la garde nationale américaine, franchir la grille d'une université blanche... » Dans les rues de Cambridge et de Boston ainsi qu'à Cape Cod, dans les maisons accueillantes de ses amis, la jeune Québécoise prend conscience de la violence du monde tout en poursuivant ses propres explorations littéraires et existentielles. À travers ses lectures, au contact des étudiants, des intellectuels, des artistes et des militants avec qui elle se lie, elle découvre la réalité sociopolitique de l'Amérique étatsunienne et partage l'exaltation de ceux qui, dans la rue, par l'écriture ou par l'art, tentent d'engager des révolutions. C'est là aussi qu'elle constate une certaine similitude entre la condition des Afro-Américains et celle des Canadiens français défavorisés, à cette époque où, au Québec, « une classe est nettement prédominante sur l'autre, celle des patrons sur les ouvriers que rien ne protège et qu'un despote qui gouverne avilit même davantage ». S'astreignant chaque jour à l'écriture, dont elle comprend qu'elle sera à la fois son combat et son salut, la jeune femme trouve au cœur de l'exil les forces nécessaires pour plonger dans la découverte de son imaginaire, tout en observant attentivement le monde autour d'elle. « Je note avec un intérêt fervent tout ce qui se passe autour de moi, dans mon quartier, dans cette communauté noire parmi laquelle je vis, et dans cette cellule de travail où personne n'est encore venu, ma solitude prend un sens. » C'est ainsi que s'amorce la consignation des « notes américaines » de Marie-Claire Blais, qui déborderont l'année 1963 pour s'étaler sur trois décennies et témoigneront de l'importance des liens que l'écrivaine entretient avec les États-Unis. En 1992, ces notes ont fait l'objet d'une publication dans *Le Devoir*, en une série de carnets – je me souviens que tous les samedis matin je me précipitais pour découvrir à travers ces récits elliptiques les bribes d'une vie qui me fascinait –, puis elles ont été rassemblées sous le titre *Parcours d'un écrivain. Notes américaines* (VLB éditeur, 1993). Quand il m'arrive d'y replonger, je retrouve le même bonheur qu'autrefois dans le journal du samedi, et peut-être même davantage, car ayant depuis roulé ma bosse, je sais un peu mieux ce que signifient les mots *écrire, voyager, aimer, être.* Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans *Parcours d'un écrivain* : d'abord partie aux États-Unis pour s'astreindre à l'écriture, Blais découvrira là-bas toute une communauté humaine et culturelle, qui au fil du temps lui deviendra indispensable. « Ces écrivains que je lis dans la fraîcheur d'une autre langue que la mienne – en même temps que j'apprends cette langue – en ces jours de juin très chauds où j'erre seule dans la ville, consciente de mon malaise, de mon étrangeté en ces lieux, me révèlent qu'un peu de ma patrie spirituelle m'attend ici, près d'eux. » Comme les mémoires de Simone de Beauvoir ou l'autobiographie de Doris Lessing, ces carnets de Marie-Claire Blais témoignent de la ténacité d'une femme hors du commun, ainsi que du combat qu'elle mène par l'écriture pour se frayer un chemin de clarté au milieu du chaos. Blais n'a pas comme Beauvoir connu la Seconde Guerre mondiale, et elle n'a pas non plus, comme Lessing, élevé seule un enfant tout en réalisant son œuvre. Mais, issue d'un milieu ouvrier, elle a dû quitter l'école pour gagner sa vie, ce qui la rendra à jamais sensible à la réalité de ceux qui sont « assujettis à d'amères et répugnantes conditions de travail, dans les magasins, le soir, après l'école, ou lorsqu'on doit les retirer de l'école pour aider leurs familles, dans ces manufactures où on ne les paie pas même un dollar de l'heure ». Heureusement, la jeune fille retournée sur les bancs d'école sera vite remarquée par de bienveillants intellectuels qui l'encourageront à écrire, et elle publiera à vingt ans son premier roman, *La belle bête*. Quatre ans plus tard arrivera la bourse Guggenheim qui lui ouvrira la porte des États-Unis et lui permettra de prendre ses distances par rapport au pays natal, de se colleter avec des réalités

nouvelles pour mieux se mettre à nu et comprendre de quoi la sienne est constituée. Sa première rencontre avec Edmund et Elena Wilson a lieu dans un bar du Ritz-Carlton, alors que, de passage à Montréal, ils l'invitent à leur rendre visite lorsqu'elle sera à Boston. La jeune femme est intimidée par ces êtres aux allures aristocratiques, qui « se jumellent gracieusement au décor de l'hôtel », « ont l'air de tout comprendre, ont tout lu et discutent de tout, de la musique comme de la littérature étrangère, et semblent venir vers [elle] de ces régions olympiennes ». Quelques mois plus tard, c'est à Wellfleet qu'elle les reverra, par « un jour d'octobre qui a la luminosité des jours de fin d'été à Cape Cod et où une lumière rose baigne les champs, les pommiers, derrière leur maison où [elle] passe quelques jours ». Les textes de *Parcours d'un écrivain* sont écrits dans une langue sobre mais pourtant émouvante, dont le côté parfois répétitif a pour effet d'accentuer la plongée dans le souvenir, faisant revivre un passé que l'on sent encore très vivant chez l'auteure. Bien qu'écrits à la première personne, ils nous transportent dans un monde où l'adhésion à l'humanité prime sur l'expression de soi, et où le *nous* de la collectivité habite le *je* de la narratrice. L'exil, chez Marie-Claire Blais, est vécu comme une chance d'apprendre à vivre au contact des « autres » : les Noirs dont elle découvre la réalité et comprend le sentiment de révolte, les Blancs progressistes dont elle aime l'éthique de solidarité, les femmes artistes qui, par leur grande liberté de création, lui donnent confiance dans la sienne, et les étudiants côtoyés à Cambridge qui partagent avec elle leurs trouvailles en matière de lectures, d'idées politiques ou d'expériences sexuelles. L'exil est aussi vécu comme un mode de vie radicalement propice à la plongée dans l'écriture : dans le sous-sol qu'elle habite en plein quartier noir, à Cambridge, Marie-Claire Blais décrit une certaine obscurité de la société québécoise, l'étouffement des êtres, des rapports amoureux impossibles entre des individus meurtris. « Écrire l'histoire de Jean Le Maigre me rend chancelante », note-t-elle, affirmant plus tard que « chaque livre, au début, [lui] causera les mêmes angoisses mentales, les mêmes défaillances physiques ». Heureusement, il y a les dimanches à Cambridge où « dans les parcs chacun s'abandonne à la quiétude dominicale en écoutant sonner les cloches des églises du voisinage », et où « une lumière dorée recouvre les rives de la rivière Charles pendant que rament les canotiers dans leurs shorts blancs ». Il y a aussi les librairies « pleines de jeunes gens qui lisent, debout les uns contre les autres », où elle découvre les écrivains noirs James Baldwin et Richard Wright, les poètes Elizabeth Bishop et Marianne Moore, ainsi que l'auteure Mary McCarthy dont elle lit avec bonheur le roman *The Company She Keeps*, touchée par « cette écriture toute concrète, aussi finement exécutée qu'une musique ». Elle fréquente le critique Edmund Wilson, qui lui parle de Virginia Woolf, de Zelda Fitzgerald et de Gertrude Stein « comme si chacune de ces femmes admirables était parmi ses amies intimes ». Intimidée par son érudition, elle lui trouve « ce ton de propriété rigide et confiné qui est [alors] le ton des critiques et des biographes lorsqu'ils présentent les œuvres écrites par des femmes », jusqu'à ce qu'un beau dimanche d'été, assise à ses côtés sur un banc, elle soit « touchée par la grandeur de son esprit, par la finesse de ses perceptions ». Marie-Claire se lie également d'amitié avec l'épouse d'Edmund, Elena, une femme d'une beauté saisissante qui aime les bains de mer glacés et qui lit tous les livres que reçoit son mari avant de les lui remettre. Chez eux la littérature règne en maître, rangée dans les bibliothèques ou empilée sur les tables entre deux séances de lecture, dans cette « maison dépouillée, austère, dont on referme les volets le soir, à l'heure où le vieux chien gratte à la porte pour rentrer ». Il est intéressant de constater que, à cette époque où Marie-Claire Blais découvre la littérature américaine, nombre de ses connaissances s'intéressent sincèrement à la littérature québécoise, et que l'on enseigne à Harvard les romans d'Anne Hébert, de Roger Lemelin, d'André Langevin (plus tard, ce sera Hubert Aquin, Michel Tremblay, Réjean Ducharme…). L'époque ici décrite par Marie-Claire Blais est marquée par la violence et le chaos – les manifestations contre la guerre du Vietnam, la révolte noire dans les rues de Boston, la douleur collective causée par l'assassinat de John F. Kennedy. Mais curieusement, il se dégage de ces pages une impression de recueillement et d'intériorité qui séduit et apaise la lectrice que je suis. Comme ils sont attirants, ces écrivains et ces artistes concentrés toute la journée sur leur tâche dans la tranquillité de leurs studios, à Cape Cod ou à Boston, manifestement peu préoccupés par des rêves de gloire ou de réussite matérielle, à cette époque qui n'a pas encore basculé dans le vide et l'insignifiance qui sont devenus les nôtres. S'étant réfugiée pour écrire chez son amie Mary Meigs à Wellfleet, Marie-Claire affirme : « Dans cette pièce d'où je sortirai à peine avant la fin de l'hiver, je descendrai en silence dans les vies de Jean Le Maigre et de ses frères, je ne serai pas en meilleure santé mais je me sentirai moins seule dans ma lutte avec tous ces écrivains, ces artistes tout près pour qui l'écriture, la musique, la peinture est le but sacré de leur vie. » Ces paroles peuvent sembler étranges aujourd'hui, dans notre monde obsédé par l'argent et vandalisé par les réseaux sociaux, et où l'on repousse sans cesse l'idée qu'il puisse y avoir une fonction essentielle à l'art et à la littérature. À cet égard, les États-Unis ont donné le meilleur et le pire, mais c'est un peu du meilleur que Marie-Claire a su profiter et nous faire part dans ses carnets. Partie là-bas afin de trouver un espace pour écrire, elle y trouvera également une communauté d'artistes, d'écrivains et de militants avec qui elle se solidarisera et par qui, en retour, elle se sentira appuyée dans son cheminement. Cela lui manquait-il alors au Québec ? Ou peut-être ressentait-elle le besoin d'un certain anonymat propice à la création ? Chose certaine, on ressort de cette lecture avec le sentiment d'avoir connu les amis américains de Marie-Claire Blais, d'avoir partagé avec eux des moments de joie, d'espoir ou de douleur, et l'on se surprend à regretter leur absence, à vouloir s'asseoir de nouveau avec eux sur une plage de Cape Cod désertée par les touristes, ou dans un petit salon de Wellfleet, en plein hiver, pour discuter à la faveur d'un feu de bois des lectures qui nous ont marqués et des expériences que nous avons vécues, les unes étant inextricablement liées aux autres. ■